

Oh! les malheureuses cuisinières; oh! les misérables tragiques: hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux mieux. Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi: quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son œuvre d'un amour de menuisier, car il la rabotait sans cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son œuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier, je lui fis visit; je le trouvai devant sa table, et lui demandai ce qu'il y faisait: — Hélas! je copie ce pauvre *Xerxès*, répondit-il. — Vous l'avez donc retouché? — Mon Dieu, oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers:

Approchez-vous, seigneur, et daignez m'écouter,
j'ai mis:

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter:

le *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne.»

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête:

— « Vous trouvez cela plaisant? me dit-il; que vous semblerait-il donc d'un homme qui me

donne à copier tous les matins la carte de son diner de la veille sur beau papier vélin, et qui les fait relier par Thouvenin?

— « Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le diner, » lui répondis-je assez naïvement.

M. Fabry me regarda d'un air grave et triste, et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis long-temps, il me le tendit sans mot dire. Je compris que je l'avais blessé, et je me sentis honteux d'avoir frappé ce vieillard de sa misère.

— « Pardon, lui dis-je; mais cette sottise plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprend guère d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— « Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il. Cependant il y en a une qui vaut à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage. Avec celle-là rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime: une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— « Qu'est-ce donc? » demandai-je à M. Fabry.

— « C'est la lettre anonyme, » me répondit-il.

— « La lettre anonyme ! m'écriai-je ; quoi ! un homme ose donc confier à un autre qu'à lui cette tâche d'infamie ! »

— « Oui, me répondit mon écrivain ; oui, c'est le plus souvent par les mains de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme ! jeune homme, prenez garde : si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez ni eux ni vous : il y a une lettre anonyme. Oh ! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation sont au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparations d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé ! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas : d'abord, vous n'y voudrez pas croire ; votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins ; vous vous croirez fort contre de telles atteintes ; mais à votre insu le coup aura porté ; il aura déposé un germe fatal dans votre âme ; le germe s'y développera, et maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé. »

— « Oh ! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans

courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manœuvres.

— « Écoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piège ; car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il n'est qu'un jeu de la part de ceux qui le tendent :

« Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V.... avait épousé mademoiselle Lise d'Ar..... Quoique d'un caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise ; quelquefois même M. d'Ar..... reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar..... avait voulu retenir Juan qui devait aller plaider à Senlis, et il l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué : Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar..... très-piqué de sa persévérance. Dans son dépit, celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari. »

« Battu des deux côtés, M. d'Ar..... trouve

qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux et chacun de son côté. En conséquence, à peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir pour donner à son cœur le temps de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférerait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

« La nuit vient, et comme l'avait prévu M. d'Ar....., Lise court à l'Opéra; elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable; elle était si confuse, si épouvantée de cette espèce de bacchante inconnue, qu'elle avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout-à-coup un homme mas-

qué passe près d'elle; c'est la taille, c'est la tournure de Juan; elle le vit ainsi du moins. Elle se jette à son bras en lui disant :

— « Ah! c'est toi, Juan!

— « C'est moi, répond le masque.

« Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qu'il attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

« Le masque, habile à profiter du trouble de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le cœur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans doute, fait succéder aux louanges et aux flatтерies adroites les prières et les serments. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

« Oh! jeune homme, l'ame de Lise était folle : elle avait été prise à l'improviste; elle avait été tout-à-coup avertie et assurée de la trahison de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir; car elle n'était plus aimée. Mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan : elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses desirs, et le masque attaché sur la figure le laisse devenir le plus coupable des hommes.

« Elle s'élançait alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue: un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort : une figure pâle et terrible était debout près de la porte; une figure sans masque cette fois, celle de Juan. Lise le voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par-dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, lui arrache son masque pour que l'outrage pèse à nu sur sa joue.

« Ils sortent, et sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide

et glacée battait sur leur visage, ils croisèrent leurs épées et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

« Pendant ce temps, M. d'Ar..... qui, ayant suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, avait retrouvé sa fille et l'avait fait enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte comme il l'avait craint d'abord; elle était folle : le malheur était complet.

« Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar..... qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait. »

— « Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté.

Aussitôt, M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je ne pensai pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai, après avoir posé mes papiers près de mon lit, mais sans sou-

venir de les regarder : j'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au-dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant :

— « Quarante-cinq ans ! »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.



UNE DEMOISELLE DE PARIS,

EN 1832.

PETIT ROMAN TRÈS HISTORIQUE.



CHAPITRE I.

Qu'elle est jolie!... Vous la connaissez, j'en suis sûr.

Plus d'une fois, sans doute, il vous est arrivé, par un beau jour de juillet ou d'août, entre quatre et cinq heures, d'aller vous mêler à la foule élégante que la mode appelle, et que la fraîcheur d'un bel ombrage retient dans les vastes allées de la royale demeure.